L'AIGLE

ET LE HIBOU,

OU

L'AMI DE LA LUMIÈRE

ET L'AMI DES TÉNÈBRES,

FABLE.

AVERTISSEMENT.

Le but prescrit à l'auteur l'a forcé de donner plus d'étendue à son sujet, et plus de pompe à son style, que n'en demande une fable ordinaire. D'un simple apologue elle est devenue une sorte de poëme.

En célébrant les ouvrages distingués de notre siècle, il ne prétend louer que le bien et les vérités qu'ils renferment.

En blâmant l'ignorance et l'erreur, il est bien éloigné de confondre avec elles une sage retenue, et des principes respectables.

Il ne s'est permis enfin d'autre hardiesse que celle de faire voyager son Aigle avec une extrême facilité. Ce sera le premier Aigle, je crois, qui aura fait le tour du

monde. Ses pareils quittent peu leurs montagnes : comme les rois, ils sortent rarement de leurs Etats.

Les chiffres indiquent les notes qui sont à la suite de la fable.



L'AIGLE ET LE HIBOU,

FABLE.

POUR apprendre à régner, l'Aigle voulut s'instruire.
Honteux de l'ignorance où vivoient ses aïeux,
Il ouvrit son palais aux savans de l'empire :
Le phénix immortel (1), le cygne harmonieux (2),
L'un instruit par les ans, et l'autre par les dieux,
S'assembloient à sa cour, et venoient lui décrire
les faits les plus brillans de la terre et des cieux.
Se dérobant lui-même à ses vastes royaumes,
Il vint, il parcourut toutes nos régions,
Nos ateliers, nos ports, nos camps, nos légions :
Ses regards les plus vifs s'attachoient aux grands hommes;
Il mesuroit par eux l'esprit des nations (3).
Arrêté quelque temps sur ces monts que Voltaire
Orna par ses bienfaits, illustra par ses vers (4),
Il suivit, tout ému, la trace de lumière

Que ce soleil mourant laissa dans ces déserts.
Regrettant un génie, ami de l'univers,
Il vint se consoler près de l'homme sublime (*a*)
Devant qui la nature ouvrit tous ses trésors (5),
Le globe son foyer (6), l'océan son abîme,
Le temps ses profondeurs, l'Eternel ses ressorts.
Porté sur les sommets de la philosophie,
Il vit les fondateurs de l'Encyclopédie (*b*)
Imprimer à leur siècle un mouvement nouveau (7):
L'un semer la clarté dans les champs d'Uranie;
L'autre au milieu des arts promener son pinceau;
Le premier applanir les routes du génie (8),
Le second de l'erreur déchirer le bandeau (9);
Tous deux accompagner la vérité hardie,
L'un tenir sa balance, et l'autre son flambeau.
Il entrevit de loin l'Elysée (*c*) où repose
Le détracteur des arts (*d*), sublime extravagant,
Qui de la barbarie osant plaider la cause,
Prit pour raison suprême un délire éloquent.
L'aigle admiroit pourtant cette mâle éloquence;
Du pacte social il estimoit l'auteur,

(*a*) M. de Buffon. (*b*) MM. d'Alembert et Diderot.

(*c*) Ermenonville. (*d*) J. J. Rousseau.

D'une ame indépendante il aimoit la hauteur ;
Il chérissoit le guide et l'appui de l'enfance :
Mais il n'excusoit point cette longue démence,
Qui fit, pendant vingt ans, d'un esprit enchanteur,
Le martyr de l'orgueil, l'apôtre de l'erreur (10).

La sage politique est le levier du monde.
L'oiseau de Jupiter, voyageant en tout lieu,
Fit de cet art auguste une étude profonde :
Il vint, sur leurs tombeaux, contempler Richelieu (11),
Adorer Fenelon (12), consulter Montesquieu (13).

Il observa long-temps cette isle, si fameuse
Par d'immortelles lois et d'éternels combats (*a*),
Qui seule a découvert, en son audace heureuse,
Le systéme des cieux (14) et celui des états.
Il vit le fier anglais, trahi par sa fortune,
Egaré par ses chefs, épuisé d'or, de sang (15),
A demi renversé du trône de Neptune,
Rétrograder d'un siècle, et tomber ... à son rang (16).

Aux rives du Texel d'un coup d'aîle il s'élance,
Pour regarder un peuple utile à l'univers (*b*),
Qui repoussant Philippe, et repoussant les mers,
Du fond de ses marais fit sortir l'opulence,

(*a*) L'Angleterre. (*b*) La Hollande.

Et du feu des bûchers sauva la tolérance.
Dans un nuage obscur qui pesoit sur les airs,
Et dont l'aspect sinistre annonçoit les revers,
L'Aigle vit l'esclavage approcher en silence.
Tremble, dit-il, Batave ! on achève tes fers (17) !
Laisse dormir ton or, réveille ta puissance !
Renaissez, Barnevelds (18), Grotius (19) et Ruyters (20).
  Planant, du haut des cieux, sur l'élément humide,
Il salue, en passant, les colonnes d'Alcide;
Il demande Carthage à des sables sans nom,
Considère l'Espagne...., et vole vers Boston.
  Là s'offrit à ses yeux le plus grand des spectacles,
Un peuple forcé d'être esclave, ou souverain (21),
La modération brisant un joug d'airain (22),
La sagesse, sans art, triomphant des obstacles (23),
Le courage vainqueur reconnoissant un frein (24),
Une terre naissante et féconde en miracles (25),
Un monde indépendant, ouvert au genre humain (26).
  On croyoit voir des flots sortir la race antique,
Que l'océan, jadis, engloutit dans son sein (27) :
Washington paroissoit l'atlas de l'Amérique (28),
Franklin, en cheveux blancs, Jupiter olympique,
Dirigeant d'un coup-d'œil le tonnerre incertain (29),

Adams et son sénat, le conseil du Destin (30) :
Levant, au milieu d'eux, un front noble et modeste,
La Fayette, à vingt ans, du monde étoit l'appui [31] :
L'Aigle le distingua de la voûte céleste,
Et vint avec orgueil se reposer sur lui.
  Ses yeux cherchoient en vain, dans l'empire d'Eole,
Ce grand navigateur (*a*) qui sonda tant de mers (32),
Côtoya tant d'écueils, peupla tant de déserts,
Et toucha dans sa course à l'un et l'autre pôle :
Vers ces funestes lieux, il vit Neptune en deuil,
Au nom du monde entier, embrasser son cercueil.
  Sur les bords du Cathai (*b*) l'Aigle aussi-tôt s'envole ;
Au peuple aîné du globe il devoit un coup-d'œil (33).
Il tressaillit de joie en voyant cet empire
Qu'un sage organisa (34), que rien n'a pu détruire ;
Cet empire, immuable en son immensité,
Qui, sous un fer cruel, tant de fois dévasté,
Par le lien des mœurs enchaîna le barbare,
Et sous le joug des lois courba le front tartare ;
Cet empire fécond qui, depuis trois mille ans,
Nourrit un peuple actif, sous des chefs vigilans ;
Qui, depuis trois mille ans, augmentant sa richesse,

(*a*) Cook.   (*b*) La Chine.

Modérant son pouvoir, et conservant sans cesse
L'esprit agriculteur et l'esprit paternel,
Semble seul devoir être un empire éternel (35).
Revenu dans sa cour, pour fruit de son voyage,
De son gouvernement il changea les ressorts;
Du trône et de l'état il trouva les accords,
Et devint un grand roi, d'un monarque sauvage.
Pour charmer ses loisirs, le cygne d'Apollon,
D'un son mélodieux devant lui venoit lire
Ou Pope, ou Saint-Lambert; il lui citoit, dit-on,
Des pages de Lucrèce, et des traits de Milton,
Le pardon de Cinna (36), le refus de Zopire (37),
Britannicus entier (38), et quatre vers d'Othon (39).
Le phénix, à son tour, aimoit à lui traduire
Et Tacite et Raynal (40), Nekre (41), Hume et Robertson (42)
Pour l'âge mûr des rois ils semblent tous écrire.
L'aigle formoit sur eux son peuple et sa raison;
Ainsi que Marc-Aurèle il régloit son empire,
Il observoit les cieux aussi bien que Newton.
Ravis, extasiés de ses vertus nouvelles,
Citoyens plus hardis, mais sujets plus fidèles,
Tous les oiseaux, en chœur, chantoient leur souverain.
Un prince philosophe est un être divin.

Si-tôt qu'il se montroit, ils battoient tous des aîles :
Le faucon, le milan cessoient d'être rebelles ;
Que dis je ? le vautour devenoit presque humain !
Le pélican, fameux par ses mœurs paternelles (43),
L'ibis, dieu bienfaisant du rivage africain (44),
Le kamouky, l'honneur du ciel américain (45),
Vinrent de leur contrée en troupes solemnelles,
Et de la cour de l'Aigle ils ornèrent l'essaim :
Les acclamations étoient universelles,
Le Hibou seul gardoit un silence chagrin.

Tant de gloire accabloit cet oiseau des ténèbres.
Ami des lieux déserts, jaloux des lieux célèbres,
Repoussant la lumière, et s'irritant du bruit,
Au fond d'un arbre creux, ou d'un tombeau détruit,
Il eût voulu pouvoir, dans ses réduits funèbres,
Anéantir le jour, éterniser la nuit.
La nuit même, à ses yeux, n'étoit pas assez sombre,
Il reprochoit au ciel ses étoiles sans nombre ;
Et lorsque dans les airs, Diane, en paix, rouloit,
Contre elle, dans son nid, l'infortuné hurloit.
Un foible crépuscule, agonisant dans l'ombre,
L'éclat subit et prompt d'un léger feu follet,
Un simple ver-luisant enfin le désoloit.

A Minerve, jadis, consacré dans la Grèce,
Il étoit l'espion de la divinité (46).
Voué, depuis ce temps, à l'inutilité,
Il croyoit être encor l'oiseau de la sagesse ;
Il abhorroit son siècle, il l'accusoit sans cesse,
Criant au sacrilège, à la moindre clarté.
Le prince des oiseaux remarqua sa tristesse.
Hibou, dit l'Aigle altier, puisque le jour te blesse,
Que ne demeurois-tu dans ton obscurité ?
Je viens pour ton salut, répondit l'hébêté.
Qui pourroit, sans frémir, voir ton péril extrême ?
De Jupiter tonnant le favori suprême
S'abaisse à consulter des mortels dangereux,
De nos antiques lois blasphémateurs affreux !
Ils ont su t'enlever à l'Olympe qui t'aime !
La palme des talens vaut-elle un diadême ?
Le commerce des arts vaut-il celui des dieux ?
Un Aigle est-il donc fait pour enseigner la terre ?
Tu naquis pour porter le maître du tonnerre,
Pour briller dans l'orage, au centre des éclairs,
Pour effrayer d'un cri tout le peuple des airs,
Pour le voir expirer sous les coups de ta serre,
Et planer en vainqueur sur un monde pervers.

Le ciel t'a fait Monarque, et je t'apprends à l'être.
« Le ciel m'a fait monarque, et tu me fais sultan:
» A ce trait seul, Hibou, je dois te reconnoître:
» Tu te crois au milieu de l'empire ottoman,
» Et tu viens de parler en véritable iman (47).
» Esclave des tyrans, et prompte à les absoudre,
» Ta voix contre le sage appelle en vain la foudre (*a*):
» On ne consulte plus les oiseaux de la nuit.
» Le dieu de la lumière est le seul qu'on encense:
» Ses rayons m'ont frappé, sa clarté me conduit.
» Le peuple des oiseaux, qu'effrayoit ma présence,
» Rassuré par mes lois, m'entoure et m'obéit;
» En limitant mes droits, j'affermis ma puissance,
» Ma gloire est d'être bon, ma force est d'être instruit.
» J'abdique pour jamais un pouvoir sanguinaire.
» Les arts, les lois, les mœurs embelliront ma cour:
» Sans eux, la cour des rois est barbare ou grossière,
» L'oiseau de Jupiter, sans eux, n'est qu'un vautour.
» Rapporte ma réponse à ton engeance obscure.
» Pars, va t'ensevelir au fond de ta mazure,

(*a*) Le Hibou est, comme chacun sait, l'ennemi de la lumière, et le persécuteur des autres oiseaux; aussi se réunissent-ils pour crier tous contre lui: c'est le droit de tous les persécutés.

» Là, délivré du jour, mais non pas du mépris
» Tu te consoleras en croquant tes souris ».

ÉPILOGUE.

Jeune héritier d'un grand empire,
Aigle naissant à qui j'écris (48),
Ne cesse de planer avec les bons esprits;
Le Hibou te condamne, et le sage t'admire:
N'écoute que le sage, et chasse les Hibous.
Nos sciences, nos arts furent tes premiers goûts;
Tu n'es pas le seul prince, amant de la lumière;
Les Aigles de l'Europe entière
Sur l'aîle des talens s'élèvent déjà tous.
L'Aigle des Czars donna cet exemple sublime (49)
Quittant un roc sauvage, en proie aux noirs frimas,
Il dirigea son vol vers de meilleurs climats;
Et de son trône obscur déserteur magnanime,
Il ne se crut roi légitime
Que lorsqu'il ramena les arts dans ses états:
O pôle, tu lui dois la flamme qui t'anime!
Il semble avoir contraint, par un magique effort,
L'astre de la lumière à s'approcher du nord (50)!

L'Aigle qui le remplace en sa vaste carrière,
D'un prince demi-dieu l'image et l'héritière,
De sa création poursuit l'heureux dessein :
Minerve de son siècle, elle anime, elle éclaire,
Elle suit tous les pas que fait l'esprit humain :
L'édifice des lois fut orné de sa main (51),
Sa main a couronné l'ombre de Bélisaire (52),
Sa main prépare un temple aux mânes de Voltaire,
Sa main, des Grecs un jour peut changer le destin !
Le ciel tonne de loin sur le peuple stupide
Qui des arts foule le berceau,
Qui parcourt, d'un œil sec, les rives de l'Aulide,
Qui transforme en déserts les plaines de l'Elide,
Qui de Socrate même ignore le tombeau,
Qui de Licurge et d'Aristide
Mutile la race intrépide,
Fait de Sparte un sérail, et d'Athène un hameau (53).

Quel est cet Aigle qui rayonne
De l'éclat de tous les talens,
Et que la victoire couronne
De ses lauriers les plus brillans?
C'est l'Aigle de Berlin : sur lui la Renommée,

Sur lui la Politique attachent leurs regards.
Au milieu de la paix il instruit son armée,
Au milieu des combats il instruisoit les arts (54).
De la philosophie il illustra l'empire ;
Il agrandit le sien de deux puissans états.
Maniant à son gré le tonnerre ou la lyre,
Il sut faire des vers et créer des soldats.
Des forces du génie il sut armer Bellone,
Il sut du fanatisme éteindre les volcans,
Enfin il sut placer la raison sur son trône,
L'amitié dans sa cour, et la gloire en ses camps.

L'Aigle qui plane sur la France,
Par les plus doux bienfaits signala son essor.
Nous l'avons vu, tout jeune encor,
Etudier son trône et son peuple en silence,
Par des choix éclairés aider sa vigilance,
Et sur l'économie appuyer son trésor.
Dirigé par son cœur et par la voix publique,
De Cerès, dans nos champs, il a rompu les fers (55);
Quoique prince, il combat le pouvoir tyrannique :
Ouvrant aux nations la barrière des mers,
Il garde, en son berceau, l'immense république

Qui croît pour le soutien d'un nouvel univers.
De l'un et l'autre monde il calme la tempête,
De l'un et l'autre monde il forme le lien.
Le bonheur de la terre est nécessaire au sien (56).
Au moment solemnel où tu ceignis sa tête,
France ! tu couronnas ton meilleur citoyen !

L'Aigle aîné des Germains, dans l'ardeur qui le presse,
Au Danube étonné fait adopter ses plans (57);
A des pasteurs, zélés, mais turbulens,
Il commande la paix, il dicte la sagesse;
Sa voix a réuni tous leurs troupeaux errans,
Que leurs cris divisoient sans cesse;
Pour qu'ils soient citoyens, il les rend tolérans.
Il ose davantage; à des lois meurtrières
Il substitue enfin des lois moins sanguinaires.
Arrêtant la main des bourreaux,
Il veut que le coupable expie
Un long cours de forfaits d'un long cours de travaux;
Il aggrave sur lui le fardeau de la vie,
Et ferme aux scélérats l'asile des tombeaux.
En vain l'échafaud redemande
Les victimes qu'en pompe on immoloit aux lois;

La pitié, la justice ordonnent qu'on suspende
Un fer dont l'innocent fut frappé tant de fois (58).
D'un châtiment plus doux la clémence a fait choix;
Effort le plus humain, conquête la plus grande
Que sur les nations puissent tenter les rois.

L'Aigle de la Toscane, en un canton peu vaste,
Déploie un coup-d'œil juste, une génie étendu.
Citoyen philosophe et souverain sans faste (59),
C'est le législateur qu'eût choisi la vertu.
Il semble ranimer l'Italie en ruine;
De la sagesse étrusque il rappelle les jours,
De la clarté moderne il propage le cours,
Des abus renaissans il cherche l'origine;
Ailleurs on les élague, et lui les déracine (60).
Dans l'atelier des arts, sous le toît des hameaux,
Il observe, il console, il répare les maux
De cette multitude, éternelle victime,
Que chaque siècle plaint et chaque siècle opprime.
Du plan économiste il suit la profondeur (61):
Le plan économiste est aux lois d'un empire
Ce que l'ordre toscan est dans l'art de construire,
Eternel dans sa base et simple avec grandeur.

Tout pouvoir légitime est fondé sur un pacte ;
Le ciel préside au nœud qu'un souverain contracte
Avec sa nation... LÉOPOLD ! aucun roi (62)
Ne s'est, envers son peuple, acquitté mieux que toi !

La barbarie et l'ignorance
Cèdent enfin au jour qui luit.
De tant d'écrits fameux l'Europe enfin commence
A recueillir le noble fruit.
Du midi vers le nord la vérité s'avance (63) :
Touchés des biens qu'elle produit,
Chaque peuple demande un souverain qui pense (64),
Et chaque souverain désire un peuple instruit.

O Paix ! divine Paix ! que ta présence achève
Les fruits que la raison mûrit de toutes parts !
Français ! Anglais ! laissez reposer votre glaive
Laissez, dans vos cités, dormir vos étendarts !
C'est vous, peuples brillans ! dont le génie élève
Le flambeau qui reluit sur cent peuples épars.
Que le dieu de la mer et celui des hasards,
A leurs discordes faisant trêve,
Consacrent à Cérès leurs vaisseaux et leurs chars

Que l'or des nations, comme une utile sève,
Circule en nos hameaux ainsi qu'en nos ramparts;
Rois du monde! à vos pieds liez Neptune et Mars,
Le bien universel cessera d'être un rève (65);
Le temple de la Paix est le temple des Arts (66).

NOTES.

(1) Le *phénix immortel.* Un de ces êtres créés par l'imagination des anciens, pour servir d'emblême à des vérités physiques, ou de voile à des opinions religieuses. Il représentoit la terre que les Mages croyoient devoir finir par un incendie universel, et renaître ensuite de sa cendre. Cette croyance des Mages prouve contre M. Bailly, que les adorateurs du feu ne descendoient pas des régions septentrionales. Les peuples, selon lui, chassés par les glaces qui s'emparoient du pôle boréal, s'avancèrent vers le midi, et adorèrent le soleil qui les ranimoit. Dans cette hypothèse, les exilés du pôle auroient dû établir pour la fin du monde, le dogme du refroidissement universel, et non celui de l'embrasement général. Ce dernier dogme prouve donc que Zoroastre et ses Mages étoient originaires des pays brûlans, et non des pays glacés.

(2) *Le cygne harmonieux.* Autre oiseau, favori de l'antiquité, et embelli par la fable, qui lui donna une voix enchanteresse qu'il n'avoit pas, ou qu'il a perdue depuis. Il est consacré aux Muses, qui sans doute avoient formé et adouci son chant. Peut-être aussi que les cygnes de la Grèce étoient privilégiés de la nature, ainsi que ses artistes. Le

climat influe sur les talens, et particulièrement sur celui de la musique et de la poésie. Les oiseaux, chantres de nos bois, sont muets ou criards dans les bois de l'Amérique. On montre à Chantilly deux cygnes qu'on a pris au passage, et dont on ignore la patrie : ils sont plus petits, mais plus courageux que les cygnes ordinaires. Ce qui est le plus remarquable, c'est qu'ils ont un son de voix mélodieux. Il est impossible de les entendre, sans y reconnoître la voix poétique des cygnes de l'antiquité. Ils refusent toute société avec la foule des autres cygnes, qu'ils regardent du même œil que les musiciens d'Italie regardoient autrefois ceux de France.

(3) *Il mesuroit par eux l'esprit des nations.* Chaque peuple a le sien, sur lequel se greffe celui des autres peuples : ce qui produit l'alliance la plus féconde. La nation chinoise, qui, s'isolant sur le globe, a renoncé au partage des lumières, quoiqu'éclairée de temps immémorial, est demeurée dans une médiocrité éternelle. Trois choses contribuent le plus à élever l'esprit national, les grands hommes, les grands événemens et les grands rois : ils se trouvent pour l'ordinaire ensemble. On remarque même que le phénomène s'étend d'un pays à l'autre. C'est ainsi que le quinzième siècle a régénéré de proche en proche toute l'Europe. L'historien de Charles-Quint, parlant des souverains et des génies que ce siècle a produits, les appelle une constellation de grands hommes.

(4) *Illustra par ses vers.* Les derniers vers épistolaires de ce poëte immortel, sans avoir le feu ni l'éclat des vers écrits dans sa jeunesse, ont plus de douceur, plus de philosophie, plus de ce caractère antique et touchant qui tempère l'imagination par la sensibilité. Est-ce l'effet du séjour de la campagne et du voisinage des Alpes? est-ce celui de l'âge mûr et de la vieillesse qui, arrivée aux bornes de la vie, jette un coup d'œil attendri sur la carrière humaine? est-ce que les talens resembleroient dans leur sève aux arbres fruitiers, qui, moins féconds dans un âge avancé, produisent cependant alors des fruits plus exquis et d'un suc mieux élaboré? Quoi qu'il en soit, rien n'égale le charme des vers épistolaires de ce grand homme; ils réunissent le ton du monde et le langage de la poésie, une peinture vraie et un coloris brillant, le trait léger qui porte sur les circonstances, et le trait solide qui doit frapper en tout temps, l'enthousiasme qui élève aux grandes choses, et la gaîté qui ramène au naturel, le négligé de la grace et la pompe du génie; cette réunion est la pierre philosophale; Voltaire la possédoit; tout se changeoit en or au feu de son génie; cet or étoit le plus ductile du monde; il le travailloit comme un artiste; il battoit monnoie comme un souverain, et toutes ses idées, ainsi frappées, sont encore dans la circulation publique.

(5) *Devant qui la nature ouvrit tous ses trésors,*

L'ouvrage de M. de Buffon est un des phénomènes de l'univers qu'il peint. Avant lui, l'histoire naturelle n'étoit qu'une laborieuse compilation, une nomenclature superficielle. Il en a fait une science sublime, un art créateur. Par ses grandes idées, il a rendu la langue plus éloquente ; et par ses grandes images, il l'a rendue plus poétique. Après nous avoir appris à lire dans le centre du globe, il a voulu nous apprendre à lire dans la nuit des temps. Il a pénétré dans les siècles antérieurs à tout ce qui existe. Il a parcouru tout ce vaste espace, inhabité jusqu'ici par la pensée même ; il l'a rejoint au domaine de l'homme, et conquis sur le chaos cinquante à soixante mille ans de chronologie physique. Ainsi ses époques de la nature ont servi, si ce n'est à expliquer le monde, du moins à l'agrandir. L'imagination se plaît à errer dans les déserts de l'infini.

(6) *Le globe son foyer.* L'idée du feu central, quoiqu'elle présente de grandes difficultés, est une très-belle idée. L'évaporation continuelle des substances terrestres semble prouver qu'il existe une flamme intérieure, qui, jointe à celle du soleil, volatilise, aérifie toutes les parties fluides de la matière. Léibnitz représentoit la terre comme un globe fumant. Newton définissoit la fumée un feu obscur. Il s'ensuivroit de là que l'atmosphère chargée de cette fumée universelle est un incendie général, et que nous vivons au milieu de cette flamme modérée. L'air que nous respirons ne se-

roit donc qu'un feu vivant et nourricier qui conserveroit son existence et la nôtre. La flamme au contraire qui brûle dans nos foyers, ne seroit qu'un feu destructeur, qui consumeroit sa proie, et se consumeroit lui-même. Ce qui rappelleroit cette idée antique des philosophes toscans, que le tonnerre étoit une portion du feu naturel qui mouroit avec éclat. On ne pouvoit imaginer pour cet élément une mort plus noble.

(7) *Il vit les fondateurs de l'Encyclopédie*
Imprimer à leur siècle un mouvement nouveau.
Messieurs d'Alembert et Diderot ont donné à ce siècle une impulsion vive et rapide, qui a fait avancer tous les bons esprits. On peut appliquer à ces deux philosophes ce que Montaigne a dit de Plutarque et de Sénèque, *l'un nous conduit, et l'autre nous pousse.*

[8] *Le premier applanir les routes du génie.* C'est le talent des esprits lumineux de tracer des chemins, et de marquer des degrés dans la partie la plus obscure et la moins accessible des sciences; le discours préliminaire de l'Encyclopédie est en ce genre une carte dessinée en grand, et une échelle graduée avec précision. C'est le coup-d'œil le plus vaste et le plus juste que l'on ait jeté sur toute l'orbite des connoissances humaines. Les nœuds établis entre elles sont autant de découvertes faites, autant de problêmes résolus. Les deux plus belles façades que je connoisse, disoit un homme de génie, sont la colonnade du

Louvre, et la préface de d'Alembert. Tous les écrits de ce philosophe méritent l'éloge qu'il a fait de ceux de Voltaire; *son style est le seul qui ne soit jamais au dessous, ni au dessus de son sujet.*

(9) *Le second de l'erreur déchirer le bandeau.* L'ouvrage qui a vengé la mémoire de Sénèque, a révolté quelques personnes. Il est cependant rempli de cette philosophie vivante, qui est le fruit d'une ame forte et sublime, et non de cette philosophie morte que l'on trouve dans les moralistes vulgaires; et que Lucien comparoit à des épis sans grain. Personne n'a mieux le talent de rapprocher une foule d'idées métaphysiques, et d'en tirer une image frappante, qui les exprime toutes. On pourroit en citer mille exemples, tels que celui-ci : *C'est avec la chaîne du devoir qu'on rompt toutes les autres.* J'avoue que l'on sent une extrême disconvenance entre la manière de Sénèque et celle de son apologiste. Le génie étincelant du premier pâlit devant le génie volcanique du second.

(20) *Le martyr de l'orgueil, l'apôtre de l'erreur.* L'histoire des conspirations intéresse les hommes même les plus pacifiques; c'est un des charmes qui attachent aux écrits de J. J. Rousseau. Il semble avoir conjuré contre les vérités établies, et avoir formé le projet de détrôner la raison puplique; la sienne s'est dérangée en ce combat perpétuel. Les idées exagérées qu'il s'étoit faites des passions, les idées noires qu'il s'étoit faites

des hommes de son siècle, ont plus contribué à sa folie que ses malheurs mêmes. Il rappelle, par l'audace et le délire de ses derniers ouvrages, ce superbe Ajax, qui demandoit aux Dieux de combattre contre lui en plein jour, et qui, mécontent des Grecs, perdit la tête, et se jeta au milieu d'un troupeau, et l'extermina, dans la pensée que c'étoient les capitaines de la Grèce. Les paradoxes et les folies de cet écrivain n'empêchent pas qu'il ne soit un des hommes les plus éloquens. Son éloquence consiste dans ses mouvemens et dans ses descriptions : tous ses mouvemens sont passionnés et toutes ses descriptions magique ; il est inventeur du genre sauvage, qu'il a trop confondu avec le genre naturel, et dont il abuse quelquefois pour surprendre l'imagination. Enfin il couvre, par les vérités de détail, le fond d'erreur sur lequel il a bâti tous ses ouvrages. Ils pourroient être comparés à des pendules détraquées, mais enrichies d'un carillon magnifique et juste. Il ne faut pas écouter l'heure qu'elles sonnent, mais l'air qu'elles jouent.

[11] *Contempler Richelieu.* Le ministre le plus fort qu'ait jamais eu un roi foible.

[12] *Adorer Fénelon* C'est le Racine de la prose, et le bon génie des gouvernemens.

[13] *Consulter Montesquieu.* Sixte-Quint appeloit la reine Elisabeth un véritable cerveau de princesse. On peut appeler Montesquieu un véritable cerveau de législateur.

C'est un de ces hommes extraordinaires qui font époque dans lés siècles, en formant à eux seuls un vaste foyer de lumières. Le caractère de son génie est l'élévation unie à la profondeur ; il se montre en même temps au sommet et au centre des sujets qu'il traite. C'est dans l'esprit des lois sur-tout qu'il a paru grand ; les vérités y sont détachées par leur masse, et liées par leur base. Rien d'inutile ni de commun. Telle la partie élevée des Alpes est composée en entier de roc vif et de granit ; point de terre à leur cime, point d'argile à leurs pieds ; les rochers y portent sur d'autres rochers, et forment, par leur ensemble, un vaste coup-d'œil, et par leur suite une immense chaîne. Les uns, coupés à pic, dominent sur les abîmes ; les autres, inclinés avec majesté, règnent dans l'étendue. On a contesté les trois divisions de la *vertu*, de l'*honneur* et de la *crainte*. Mais ce qui est incontestable, c'est la distribution des trois puissances *législative*, *judiciaire*, *exécutrice*. Elles sont, pour la constitution d'un état, ce que les règles de Kepler sont pour les lois du mouvement, et la gravitation newtonienne pour le systême du monde. J'ose dire que c'est la découverte moderne la plus importante : sans elle, tout seroit encore obscur, et les législateurs marcheroient éternellement à tâtons ; ils régleroient leurs nations, comme un mécanicien qui ne seroit pas horloger régleroit une montre. M. de Montesquieu leur a dévoilé les

trois roues qui conduisent bien ou mal la machine politique, selon qu'elles sont bien ou mal posées. Plus on réfléchira sur cette distribution des trois pouvoirs, plus on trouvera l'idée lumineuse et féconde. Elle méritoit de naître, ou dans le sénat de Rome, ou dans le parlement d'Angleterre, ou dans la tête de Montesquieu.

(14) *Le systême des cieux*, *et celui des Etats.* On demandoit à Newton comment il avoit découvert le systême des cieux; il répondit, en y rêvant sans cesse. Si l'on demandoit aux Anglais comment ils ont découvert le systême des états, ils répondroient, en ne cessant de combattre. Les biens se conservent de la même manière dont ils ont étè acquis; dès que le parlement d'Angleterre sera tranquille, la nation sera subjuguée.

(15) *Egaré par ses chefs*, *épuisé d'or*, *de sang.* Les ministres anglais ont été égarés eux-mêmes par trois fausses idées qu'on leur avoit données. La première, que leurs colonies étoient trop pauvres pour se défendre contre la métropole; la seconde, qu'elles étoient trop nombreuses pour demeurer unies entre elles; la troisième, que le lien du sang les rameneroit au lien de l'obéissance. Ils n'ont pas senti que les richesses s'épuisent par les victoires mêmes, et que le courage augmente par la pauvreté. Ils n'ont pas senti que l'union de divers états, aspirant tous à l'indépendance, ne forme qu'un seul et grand interêt, qu'on ne peut ni séduire, ni diviser, qui s'anime par le succès, et s'éclaire par les

désastres. Les états formés s'allient entre eux, les états naissans s'incorporent. Enfin ils n'ont pas senti que le lien du sang, rompu une fois, se renouoit avec peine. Qui ne sait que les discordes fraternelles sont les plus implacables ? Tout est fibre dans l'amour, tout est muscle dans la haîne.

(16) *Rétrograder d'un siècle, et tomber... à son rang.* L'Angleterre demeurera toujours une puissance du premier ordre par le génie de son peuple, par la force de sa constitution, par l'étendue de son commerce, et par sa position locale. On peut représenter ce royaume comme un vaisseau armé au milieu de l'océan. Hercule ne put jamais étouffer Anthée, qu'en le détachant de la terre qui lui rendoit ses forces. Pour étouffer le peuple anglais, il faudroit le détacher de la mer qui lui rend sans cesse ses trésors. Le commerce des grandes Indes suffiroit presque seul à la prospérité britannique. L'Europe porte sans cesse son or dans l'Asie. L'Anglais seul en rapporte sans cesse ; il doit retirer près de cent millions par an. C'est une branche bien fertile, mais elle fleurit dans un pays où tout est fragile, et où les révolutions sont aussi promptes que les conquêtes.

(27) *Tremble, dit il, Batave ; on achève tes fers !* L'Aigle s'est peut-être alarmé trop aisément. Le pouvoir que les Stathouders ontde placer et de déplacer les magistrats, est à la vérité un pouvoir bien étendu ; mais l'amour de la liberté le retiendra dans les bornes de la justice. La maison d'O-

range a été, pour ainsi dire, la maison tutélaire de la liberté. La Hollande naquit sous Maurice. L'Angleterre renaquit sous Guillaume. On ne sauroit trop citer le mot de ce dernier prince, lors de son couronnement. On le pressa de jurer qu'il maintiendroit les lois pénales établies contre les catholiques et les autres non-conformistes. Je ne jurerai jamais, dit-il, d'être persécuteur. Ce mot seul valoit la couronne d'Angleterre.

(18) *Renaissez, Barneveldts!* Jean Olden Barneveldt, par son esprit conciliateur et ses vertus incorruptibles, contribua à l'établissement de la république hollandoise. Il termina la guerre qu'elle soutenoit depuis si long-temps pour la liberté, et appaisa les factions intérieures qui la divisoient. Arminius et Gomar, ministres protestans, ayant rallumé la discorde, par les disputes interminables sur la prédestination, Barneveldt se déclara pour le premier, qui ne demandoit qu'à être toléré. Le parti gomariste, qui étoit le plus violent, fut le plus fort. Il fit enlever Barneveldt, et le traîna sur l'échafaud, aux yeux de la république qu'il avoit défendue soixante ans. Il n'est point de nation qui ne porte sur elle quelque tache ineffaçable de sang.

(19) *Grotius*, partisan de Barneveldt: il fut arrêté, et condamné à une prison perpétuelle; mais sa femme lui ayant envoyé une malle de livres, il s'enferma dans la malle, et sortit ainsi de captivité. Grotius, Puffendorf et Montesquieu ont écrit

tous trois sur la législation. Feu monseigneur le Dauphin, qui étoit en tout sens un prince mûr pour régner, avoit fait des remarques très-étendues sur ces trois auteurs célèbres. Il disoit que Grotius avoit défriché un terrein inculte, Puffendorf labouré un terrein ingrat, Montesquieu ensemencé un terrein fertile. Il ajoutoit qu'il falloit étudier le premier en érudit, le second en jurisconsulte, le troisième en philosophe.

(20) *Ruyters.* Les deux Ruyters, pere et fils, ont été avec Tromp, les meilleurs marins de la Hollande. Ruyter le père fut tué devant la Sicile, dans le combat naval d'Agousta. L'amiral français, qui observoit en ce moment la flotte ennemie, lui ayant vu faire un faux mouvement, s'écria, Ruyter est tué. En effet, il venoit d'être frappé d'un coup de canon.

[21] *Un peuple forcé d'être esclave ou souverain.* L'Angleterre, disoit un homme de beaucoup d'esprit, achève ses bienfaits envers ses colonies; elle leur fait connoître leur force; elle les unit entre elles d'un nœud volontaire; elle leur procure un allié puissant; elle les exerce à l'art de la guerre; elle les fortifie dans l'art maritime; elle leur fait trouver des armes, des vaisseaux; elle leur apporte un numéraire abondant; elle leur envoie un surcroît de population; enfin elle les tire de leur dépendance, et les élève, avec une rapidité qui tient du prodige, au rang des puissances ma-

jeures. L'Angleterre ne croyoit pas si bien faire! *O cæcas hominum mentes!*

[22] *La modération brisant un joug d'airain.* La maturité d'un événement en ôte, pour ainsi dire, le merveilleux, et en adoucit la violence. La domination anglaise s'est retirée, malgré elle, de l'Amérique septentrionale, comme la mer se retire forcément d'un pays, lorsqu'un isthme qui la soutenoit vient à être renversé; l'acte de déclaration d'indépendance, émané du congrès, est un monument unique en son genre. Ce n'est pas une assemblée qui se révolte contre ses maîtres, mais un sénat qui les juge. Ce n'est ni le fanatisme, ni même l'enthousiasme qui déclare la guerre; c'est la raison, la loi qui prononcent le gain d'un grand procès. C'est un roi qui, cessant d'être mineur, s'affranchit de sa régence, et s'assied tranquillement sur le trône. Cette révolution si grande, mais si inévitable, ne prêtera jamais à aucun poëme, ni à aucune histoire bien vive, jusqu'à ce que la tradition l'ait chargée de fables, ce qui ne manquera pas.

(23) *La sagesse, sans art, triomphant des obstacles.* C'est la troisième fois, dans l'histoire moderne, qu'une république à peine formée bat une monarchie puissante. La Suisse et la Hollande avoient donné l'exemple. La Suisse est peut-être celle qui gardera le plus long-temps sa liberté : elle est fondée non seulement sur ses mœurs, mais encore sur les Alpes. Les montagnes produisent les mi-

néraux, les simples et l'indépendance. On dit que dans l'isle de Madagascar existe un peuple de pygmées blancs, nommés Quimos. Retranchés dans la partie la plus élevée, ils se sont conservés libres, depuis mille ans, contre tous les efforts des habitans de la plaine. M. de Maudave avoit amené de Madagascar à l'isle de Bourbon une jeune Quimose. Elle mourut de chagrin dès qu'elle eut perdu de vue le sommet des montagnes d'où elle avoit été enlevée.

(24) *Le courage vainqueur reconnoissant un frein.* L'esprit populaire est extrême dans ses mouvemens. C'est un lion qui dévore le maître qui l'enchaînoit. Il appartenoit aux colonies anglaises de donner l'exemple de l'humanité jusques dans ces momens terribles où la cruauté semble un héroïsme. Elles auront la gloire d'avoir vaincu le despotisme monarchique, l'emportement républicain et la férocité militaire.

Le général Burgoyne avoit incendié, sans nécessité, la maison de campagne du général Schuyler. Forcé de se rendre ensuite, Burgoyne fut conduit dans une autre maison de ce général. Là, il fut accueilli et traité par madame Schuyler et ses enfans avec tant d'égards et de bonté, qu'attendri jusqu'aux larmes, il dit avec un profond soupir : En vérité c'est en trop faire pour celui qui a ravagé leurs terres et brûlé leur asile. Son armée éprouva de même l'humanité américaine. Lorsquelle défila devant l'armée du général Gates,

les soldats comme les officiers virent passer leurs sanguinaires ennemis sans leur faire le moindre outrage, sans laisser échapper un geste, un sourire insultant. Ce magnanime silence étoit un second triomphe.

(25) *Une terre naissante et féconde en miracles.* Quelques montagnes que j'aie gravies, écrit M. le chevalier de Chatellux, quelques forêts que j'aie traversées, quelques chemins détournés que j'aie suivis, je n'ai jamais fait trois milles dans l'Amérique septentrionale, sans trouver un nouvel établissement, ou commençant à se former, ou déjà en valeur. Voici comment on procède à ces nouvelles cultures. Tout homme qui a pu se procurer un fonds de 6 à 700 livres de notre monnoie, peut aller dans les bois et y acheter une portion de terre; là il s'établit avec un petit nombre d'animaux nécessaires pour le labour, et avec quelques provisions en farine et en cidre; il se forme une habitation grossière d'abord, mais qui s'embellit peu à peu. Les voisins, car on en trouve partout, et en Amérique un homme n'est jamais abandonné à lui seul, se font une partie de plaisir d'aider le nouveau venu. Il commence par abattre tous les petits arbres, ensuite il attaque hardiment ces chênes ou ces pins immenses, qu'on prendroit pour les anciens seigneurs de ce terrein; l'air et le soleil entrent pour lors dans un commerce libre avec cette terre toute végétative. L'herbe y croît avec rapidité, les bestiaux y trouvent de quoi vivre,

et les laboureurs de quoi cultiver. L'année d'après, nouveaux abattis, nouveaux pâturages, nouveaux labours : enfin, au bout de quelques années, le colon se trouve un propriétaire, si ce n'est opulent, au moins aisé. Tels sont les moyens par lesquels cette terre, qui n'étoit, il y a cent ans, qu'une vaste forêt, s'est peuplée de trois millions d'habitans.

(26) *Un monde indépendant ouvert au genre humain.* L'Amérique septentrionale est indépendante, mais elle n'est pas encore libre ; elle ne le sera véritablement que lorsqu'elle aura assis sa constitution sur des lois stables. C'est l'ouvrage qui lui reste à consommer ; c'est le grand œuvre ; il dépend du concours de toutes les puissances élémentaires. Les esprits ardens n'y porteroient que la flamme, les esprits froids que la glace, les esprits rampans que du limon, les esprits ambitieux que des tempêtes. Les cerveaux pédantesques ne feroient pas mieux ; ils voudroient infuser les Grecs, les Romains, les Spartiates dans la composition américaine ; ils voudroient placer une tête antique sur un buste moderne. Un sénat éclairé et intègre, doué de cette sagacité intuitive qui tient lieu de divination, et de cette vertu qui sépare son intérêt de son ouvrage, est seul capable d'une production si laborieuse et si délicate. Cinq grandes combinaisons se présentent à faire.

Il faut combiner la liberté partielle des treize Etats, avec leur dépendance générale entre eux, de manière que le plus fort n'entraîne pas le plus

foible, et que le plus foible ne retarde pas le plus fort. C'est le vice de la constitution hollandoise.

Il faut combiner la position actuelle de la république avec sa destinée, qui l'appelle à une position toute différente, et tracer un cadre assez vaste pour recevoir l'avenir ainsi que le présent. C'est ce qui manquoit à Sparte, trop conquérante pour sa vertu, ou trop vertueuse pour ses conquêtes.

Il faut combiner la puissance publique avec la propriété particulière, tellement que celle-ci ne soit pas tentée, en croissant, d'abaisser celle-là, et que celle-là, pour ne pas décroître, ne soit pas forcée d'envahir celle-ci. C'est ce qui arrive dans quelques cantons helvétiques.

Il faut combiner le droit de législation qui doit appartenir à l'élite de la république, avec le droit d'élection qui doit appartenir à la république entière; et sans violer l'égalité des personnes, respecter l'inégalité des fortunes, en sorte que la classe opulente ne soit pas obligée d'acheter la classe pauvre; d'où résulteroit la corruption de l'une et de l'autre. C'est ce que l'on reproche à l'Angleterre.

Enfin il faut combiner la force civile qui ne peut se défendre sans le secours des armes, avec la force militaire qui est une arme à deux tranchans, dont l'un peut tout défendre, et l'autre tout détruire. La république romaine a expiré sous ce dernier tranchant presque inévitable.

Puissances immortelles, qui présidez aux nations, inspirez l'Amérique ! aidez son génie naissant ! accomplissez des vœux où l'univers participe ! Le genre humain ose vous sommer de lui créer un meilleur monde : qu'il y ait une contrée où l'humanité puisse reposer sa tête, et la divinité ses regards.

(27) *On croyoit voir des flots sortir la race antique*
Que l'océan jadis engloutit dans son sein.

Il s'agit de la submersion de l'Atlantide. Platon a conservé la tradition de cette catastrophe. Il tenoit ce qu'il en savoit des prêtres de l'Egypte. Le peu qu'il en dit, et la source d'où il tiroit ce fait, semblent désigner clairement que l'ile Atlantide étoit située dans la mer qui porte encore son nom. Diodore de Sicile, qui en parle très-brièvement aussi, croit qu'elle étoit située dans les mers septentrionales. Rudbek fait des efforts merveilleux d'érudition pour la transplanter en Suède, sa patrie. M. Bailly, d'après quelques observations astronomiques et plusieurs probabilités ingénieuses, place l'origine des Atlantes et des sciences, sur le plateau de la Sybérie et sur les montagnes du Thibet et du Caucase. Tous les grands fleuves descendent des hauteurs du globe. M. Paw croit que l'Amérique est cette même Atlantide submergée autrefois, mais laissée de nouveau à découverte par l'océan. Cette île, selon Platon, étoit grande, à peu près, comme l'Asie et l'Europe prises ensemble. C'est la mesure juste de l'Amérique. Il pourroit donc se faire que l'Amérique,

rique fût l'Atlantide. Il pourroit se faire encore que la première eût été laissée à découvert par les mers à l'époque où la seconde en a été noyée. Les mers perdent d'un côté autant qu'elles gagnent de l'autre. Mais rien de si obscur que la généalogie des peuples et l'origine des sciences. Avec l'optique des conjectures et le prisme des éthymologies, on voit tout ce que l'on imagine, et l'on colore tout ce que l'on voit. Dans l'histoire profane, il faut se borner aux faits historiques. L'Asie a tout créé, la Chine tout recueilli, l'Egypte tout enveloppé, la Phénicie tout répandu, la Grèce tout perfectionné, Rome tout conquis, les barbares tout détruit, les modernes tout retrouvé, tout agrandi. Voilà l'histoire profane du monde connu, depuis nous jusqu'aux grandes révolutions qui ont bouleversé le globe. Au delà est une obscurité éternelle. Les gouffres de l'océan sont les seuls livres qui contiennent les faits que nous ignorons.

(28) *Washington paroissoit l'Atlas de l'Amérique.* C'est l'homme qu'il falloit pour cette révolution. Lorsqu'un peuple se révolte et se donne des chefs qui ne sont pas animés de son esprit, ils en profitent pour l'opprimer; il ne fait alors que changer de chaîne. Lorsque des chefs excitent un peuple à la révolte, et que celui-ci n'a pas les mêmes intérêts qu'eux, il se lasse bientôt des troubles, et retourne subitement à son joug naturel : la révolte alors n'est qu'une émeute. Mais lorsque le peuple et ses chefs sont conduits par le même

génie et enflammés des mêmes passions, la première émeute devient une révolution complète. La nation entière forme alors une masse qui presse dans toute sa densité et dans toute son étendue : rien ne résiste à son poids.

On dit que le roi de Prusse a envoyé une épée à Washington. On auroit pu mettre cette adresse à ce présent : le plus grand général de l'ancien monde au plus grand général du nouveau.

(29) *Dirigeant d'un coup-d'œil le tonnerre incertain.* Le lointain est la perspective, et, pour ainsi dire, le ciel des grands hommes. Dans quelques siècles Franklin sera regardé comme un dieu. L'électricité va changer toute la physique. Les colonies anglaises vont changer toute la politique. Franklin se trouve à la tête de ces deux changemens si considérables : c'est, si j'ose me servir de cette expression, l'homme de ce siècle qui a retenu les deux meilleures places dans la postérité.

(30) *Adams et son sénat, le conseil du Destin.* M. Samuel Adams, écrit encore l'illustre voyageur que je viens de citer, a été un des premiers auteurs de la liberté américaine ; j'ai éprouvé près de lui cette satisfaction si rare de trouver le caractère de l'acteur correspondant au rôle qu'il joue : je vis un homme tout entier à son objet, qui ne parloit que pour me donner une bonne opinion de sa cause et une grande idée de sa nation. Son extérieur simple sembloit fait pour contraster avec la force et l'étendue de ses pensées ; elles étoient toutes tournées vers la république, et ne

perdoient pas de leur chaleur pour être exprimées avec méthode et précision, comme une armée qui marche à l'ennemi n'a pas l'air moins audacieux pour observer les lois de la tactique. parmi plusieurs faits qu'il me cita en l'honneur de son pays, j'en rapporterai un qui mérite de passer à la postérité. Deux jeunes soldats avoient déserté de l'armée, et ils étoient retournés à la maison paternelle. Leur père, indigné de cette action, les ramena lui-même au lord Stirling leur général, qui leur pardonna en faveur du père.

(31) *La Fayette à vingt ans du monde étoit l'appui.* Montaigne parlant des génies qui s'ouvrent une route nouvelle, les appelle prime-sautiers. Cette expression convient au jeune héros dont il est question. Il s'est élancé le premier par-dessus les barrières, dans le plus vaste champ où la renommée ait appelé le courage. C'est ainsi que le Tasse représente le jeune Renaud s'échappant du sein de sa famille pour voler auprès de Godefroi. La jeunesse, la valeur, la modestie sont, pour ainsi dire, les trois graces qui accompagnent la gloire. L'élite de nos jeunes gens brûloit de suivre un si noble exemple. Il n'est point de nation plus susceptible de cette émulation généreuse que la nation française. Rien de grand qui soit perdu ou qui demeure isolé chez elle. Tout ce qui a de l'éclat, tout ce qui en promet, réveille les esprits et les entraîne par un mouvement irrésistible. C'est par-là que le peuple français, sans avoir changé de caractère, sans avoir

éprouvé de révolution, semble s'être transformé d'époque en époque en différens peuples.

(32) *Ce grand navigateur qui sonda tant de mers.* On ne citera jamais Cook sans citer la lettre par laquelle Louis XVI ordonna que son vaisseau fût respecté sur toutes les mers. C'étoit, pour ainsi dire, naturaliser ce grand homme, et placer le génie au rang des puissances confédérées ou neutres. Le dernier voyage de Cook nous a ôté l'espérance de ce monde austral si long-temps promis aux navigateurs. M. de Pagés essaie de nous la rendre. Il a imaginé un vaisseau dont la construction permettroit d'avancer à travers les montagnes de glaces, et de franchir la borne où Cook s'est arrêté. Chaque pas fait au delà sera un miracle de la navigation, mais un miracle en pure perte.

(33) *Au peuple aîné du globe il devoit un coup-d'œil.* L'empire de la Chine est certainement le plus ancien de ceux qui existent aujourd'hui. Le fer des conquérans a détruit les autres. Celui-là a repoussé et reverdi sous ses coups ; il subsiste dans toute sa splendeur. Il a donc en lui un principe de vie indestructible. On diroit que cet empire est inhérent au globe et solide comme lui.

(34) *Qu'un sage organisa.* Confutzée est le philosophe qui a conservé la plus longue influence sur l'esprit de sa nation. Sa morale est devenue la conscience de toute la Chine. Il enseignoit l'existence de Dieu et la vertu la plus pure, tandis que les Gymnosophistes, les Lamas, les Hiérophantes remplissoient le monde de chimères. Quand on

compare le Veidam des Indous, le Zend-Avesta des parsis, les énigmes égyptiennes, les visions tartares aux livres de Confutzée, on diroit que la tête avoit tourné à ces nations-là, et que la Chine seule avoit gardé son bon sens.

(35) *Semble seul devoir être un empire éternel.* M. Paw, M. de Guignes, et quelques autres savans distingués blâment Voltaire et les missionnaires de la Chine de leur enthousiasme pour ce pays. Ce n'est pas ici la place d'une dissertation ; je me borne aux réflexions suivantes.

Le peuple chinois est le seul dont l'empire ait résisté aux révolutions, et survécu aux conquêtes ; il étoit florissant quand la Grèce étoit sauvage et Rome déserte ; il est florissant quand la Grèce est esclave et Rome détrônée.

Le peuple chinois est le seul dont la religion dominante se soit conservée pure et saine pendant trente siècles. La secte de Laokium, celle de Fô, et toutes les superstitions des bonzes, attachées à la multitude, comme les brouillars grossiers aux marais impurs, ne se sont jamais élevées jusqu'au trône, ni jusqu'aux mandarins de l'empire.

Le peuple chinois est le seul qui de temps immémorial ait possédé un corps de Lettrés toujours subsistant, toujours enseignant, toujours gouvernant, et formant, entre le monarque et les sujets, un lien de morale et un milieu de lumière.

Le peuple chinois est le seul qui ait fondé à côté du trône un tribunal de censeurs et d'historiographes qui jugent, rédigent toutes les actions du

souverain, et qui lui représentent le tribunal de la nation et celui de la postérité. L'amour de la gloire, dit Tacite, est la dernière passion dont le sage se dépouille : le frein de la renommée est le dernier que l'autorité ose mordre.

Le peuple chinois est le seul dont la langue n'ait jamais éprouvé d'altération, ou du moins de transformation, ni par le cours des siècles, ni par le mélange des barbares. Il parle encore aujourd'hui le même idiôme qu'il parloit il y a trois mille ans. L'hébreu, l'égyptiaque, le sanskret, le celtique, le grec, le latin sont des langues mortes : la langue chinoise est encore toute en vie.

Le peuple chinois est le seul qui connût déjà l'art de la boussole, l'art de la poudre à canon, l'art de l'imprimerie, l'art de la porcelaine, l'art du vernis, l'art des vers à soie, lorsque nous connoissions tout au plus l'art meurtrier de la guerre, l'art funeste des disputes religieuses, l'art puéril du blazon.

Le peuple chinois est le seul qui eût une agriculture, des ateliers, des comptoirs, des canaux navigables, des chemins ornés, des jardins savans, lorsque le peuple cultivateur traînoit dans nos champs la chaîne féodale de la main morte, lorsque les barons pilloient nos artisans et rançonnoient le commerce, lorsque le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, employoit quinze jours à traverser quinze lieues d'une abbaye à l'autre, lorsque nous avions à peine quelques bateliers sur nos plus grandes rivières, et que plusieurs

de nos provinces étoient de vastes marais, bien éloignés de devenir des jardins à l'anglaise.

Le peuple chinois est le seul où l'esprit de famille soit un principe d'état et un culte de religion. Les honneurs qu'il décerne à la mémoire de ses ancêtres, consacrent l'autorité paternelle, et lient ensemble toutes les générations. L'Egypte honoroit aussi ses aïeux ; mais elle se bornoit à en faire des momies : elle vouloit, comme dit M. de Buffon, éterniser la mort : elle condamnoit les vivans à passer leurs jours au milieu des cadavres. C'est ce qui augmentoit en elle cette mélancolie funèbre, remarquée par tous ses historiens. Les Chinois enferment des dépouilles si chères. Ils ne gardent que leur image qui attendrit leurs regards sans les contrister, et fait de chaque maison, non pas un tombeau, mais un temple de famille.

Le peuple chinois est le seul où le prince soit, pour ainsi dire, le premier laboureur de son royaume, et renouvelle tous les ans, au milieu des sillons que sa main vient d'ouvrir, l'alliance, rompue par-tout ailleurs, entre les deux véritables souverains de la terre, l'art qui la gouverne et l'art qui la féconde.

Enfin le peuple chinois est le seul dont chaque membre soit en quelque sorte du sang des rois. Là, nul coupable, quelle que soit sa condition, quel que soit son crime, ne peut subir sa sentence qu'elle n'ait été revue par l'empereur lui-même :

Car il seroit barbare, dit la loi de la Chine, *qu'un fils mourût à l'insçu de son père.*

Tous ces faits sont connus et avérés : à présent je demande à M. Paw, à M. de Guignes, et aux autres savans contempteurs de la Chine, si l'on peut raisonnablement se défendre d'un peu d'*enthousiasme* pour un tel peuple.

(36) *Le pardon de Cinna.* Rien peut-être ne donne une plus grande idée du génie de Corneille que d'avoir osé fonder toute une tragédie sur un trait de magnanimité ; l'admiration fait le pathétique de cette pièce.

(37) *Le refus de Zopire.* Jean-Jacques pense que c'est la plus belle scène de Voltaire. Zopire, placé vis-à-vis de Mahomet, et refusant de partager avec lui l'empire du monde, triomphe de ce conquérant. Mahomet n'est plus qu'un vil brigand, et Zopire semble le législateur des nations. C'est un de ces momens où le cœur humain s'élève et semble réagir contre toutes les forces de la tyrannie et de la destinée.

(38) *Britannicus entier.* La production la plus parfaite du théâtre françois. La beauté des vers, la force des caractères, la vérité historique, la vraisemblance théâtrale, tout distingue cette tragédie, et la place dans un rang, unique peut-être. C'est le tableau des cours dans leurs intrigues les plus profondes ; c'est l'école des princes dans leur époque la plus dangereuse ; c'est l'image des passions tendres dans leur innocence ; c'est le portrait des passions violentes dans leur atro-

cité ; c'est le pinceau de Racine dans tout son éclat, et le crayon de Tacite dans toute son énergie.

(39) *Et quatre vers d'Othon.* Ce sont ceux-ci :

Je les voyois tous trois se hâter sous un maître,
Qui, chargé d'un long âge, a peu de temps à l'être,
Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment
A qui dévoreroit le règne d'un moment.

A ces quatre vers on peut joindre ces quatre suivans, tirés de la Toison d'or, je crois.

A vaincre tant de fois mes forces s'affoiblissent ;
Ma cour est florissante, et mes peuples gemissent ;
Leurs membres décharnés courbent sous mes hauts faits,
Et la gloire du trône accable les sujets.

(40) *Raynal.* Il a accoutumé les nations à méditer sur leurs intérêts les plus importans. Un grand prince disoit de lui : il m'a servi par les choses mêmes qui m'ont fâché. On doit regretter qu'il ait mêlé, à beaucoup d'utiles vérités, des erreurs répréhensibles et des déclamations téméraires. Lorsqu'un général romain vouloit conquérir un pays, il n'insultoit pas les dieux qui en étoient les protecteurs, il leur offroit des sacrifices, et les prioit de passer dans son armée.

(41) *Hume.* L'histoire de M. Hume pourroit s'intituler : l'histoire des passions anglaises, par la raison humaine. Les Anglais lui ont reproché d'avoir fait verser des larmes sur le sort de Marie Stuard et sur celui de Charles I. Ils l'ont appelé, la bonne femme Hume. Cette bonhomie rend

son impartialité plus noble et sa philosopie plus touchante.

(42) *Robertson*. Il a plus de chaleur, autant de lumières, mais une impartialité moins calme que M. Hume. Quoiqu'il s'élève très-haut, il respire quelquefois encore l'atmosphère orageuse des partis. Les deux volumes préliminaires de l'histoire de Charles-Quint sont le meilleur traité que nous ayons sur le gouvernement féodal. M. Robertson a fait pour l'histoire moderne, ce que M. de Buffon a fait pour l'histoire naturelle ; il a ouvert les archives du temps, dépouillé le globe, séparé les débris et les fondations, marqué enfin tous les vestiges gothiques, comme M. de Buffon a marqué tous les vestiges de l'océan. Ceux qui veulent étudier la formation des états modernes, et voir comment ils se sont accrus d'époque en époque, et, pour ainsi dire, couche par couche, ne sauroient trop lire ces deux volumes si bien traduits, ainsi que les autres, par M. Suard, dont le style élégant, harmonieux, soutenu, expose et lie aussi bien les idées, que Robertson expose et lie les faits.

L'académie des Sciences de Madrid a offert une place dans son sein à cet historien éloquent. Le Gouvernement ayant ordonné aux académiciens de nommer deux savans parmi eux pour réfuter son histoire d'Amérique, ils ont demandé qu'il leur fût permis de nommer en même temps deux savans pour la défendre. *Voyez* le second volume du Voyage d'Espagne.

(43) *Le pélican, fameux par ses mœurs paternelles.* La fable des mœurs paternelles du pélican est fondée comme toutes les fables qui ne sont que des vérités contrefaites. Cet oiseau va chercher dans les déserts de l'Afrique de l'eau pour ses petits à dix ou douze lieues et quelquefois davantage. Il garde cette eau dans cette poche qu'il a au dessous de son bec, et sa propre soif ne l'empêche pas de la rapporter fidèlement et de la distribuer en bon père à toute sa famille.

(44) *L'ibis, dieu bienfaisant du rivage africain.* Le culte que les Egyptiens rendoient à l'ibis, venoit de l'utilité dont cet oiseau étoit pour l'Egypte. Lorsque des vents brûlans apportoient des cantons de l'Abyssinie des essaims nombreux de serpens tout prêts à dévorer l'Egypte, les ibis en troupe les arrêtoient et les dévoroient eux-mêmes. C'est sous la figure de cet oiseau qu'on représentoit souvent le fameux Thooth, ou Mercure trismegiste.

(45) *Le kamouky, l'honneur du ciel américain.* Le plus noble oiseau que produise le nouveau monde. Il est de la grandeur d'un aigle ; il porte sur sa tête un dard, ses aîles sont armées d'éperons, sa voix est forte et menaçante. Malgré cet extérieur formidable, c'est l'oiseau le plus doux, le plus pacifique et le plus sensible ; il n'attaque jamais les autres oiseaux, il ne quitte jamais sa compagne ; et s'il vient à la perdre, il ne s'éloigne plus du lieu où elle a péri, et se consume bientôt de douleur.

(46) *Il étoit l'espion de la divinité.* Les Grecs s'ima-

gnoient que le hibou épioit la nuit ce qui se passoit dans les environs d'Athènes, qu'il écoutoit ceux qui trahissoient les mystères de la déesse, et qu'aussi-tôt il voloit auprès d'elle pour lui dénoncer ce qu'il avoit observé et entendu. Des voleurs auront voulu piller quelque temple de Minerve; des hiboux nichés tout autour et effrayés par le bruit auront éveillé par leurs cris les prêtres gardiens de ce temple. Il n'en aura pas fallu davantage pour établir la consécration de cet oiseau, consécration pareille à celle des oyes du capitole.

(47) *Et tu viens de parler en véritable iman.* Philippe de Macédoine comparoit les disputes des prêtres et des philosophes d'Athènes, aux querelles des bonnes et des précepteurs. Les bonnes, disoit-il, font ce qu'elles peuvent pour prolonger l'enfance de leurs élèves, et les précepteurs se hâtent trop tôt d'en faire des hommes. Apparemment qu'il préféroit les précepteurs aux bonnes, puisqu'il choisit Aristote pour élever Alexandre.

(48) *Aigle naissant à qui j'écris.* Le prince à qui cette fable est adressée avoit demandé à l'auteur une méthode d'étude particulière pour les rois. Cette demande a produit quatre discours : le premier, sur la manière dont un souverain doit étudier les livres; le second, sur la manière dont il doit étudier les hommes; le troisième, sur la manière dont il doit étudier les nations; le quatrième, sur la manière dont il doit étudier les affaires. Ces quatre discours ne tarderont pas à être publiés.

(49) *L'Aigle des Czars.* L'éloquence n'a pas encore fait de grands progrès chez les Russes ; c'est qu'elle est presque toujours le fruit des assemblées nationales qui n'y existent pas, ou bien celui des assemblées littéraires qui n'y sont pas encore bien fréquentes. Un prédicateur russe prononçant le panégyrique de Pierre le Grand, prit pour texte ces paroles de l'évangile : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam.*

(50) *Il semble avoir contraint, par un magique effort,*
L'astre de la lumière à s'approcher du nord.
Pierre le Grand, venant du séjour des glaces exposer son génie au midi, ressemble à ces comètes qui de l'extrémité de l'empire solaire, par une ellipse immense, viennent puiser auprès du soleil une chaleur qu'elles rapportent et conservent pendant quelques siècles. L'enthousiasme est le père des grandes choses. Lorsque Jupiter enfanta Minerve, ce fut, selon la fable, Vulcain, le dieu du feu, qui, ouvrant la tête de Jupiter, aida la Sagesse à éclore tout armée. C'est l'emblême de l'enthousiasme. Rien de divin n'est produit à froid. M. Lévêque, dans son histoire de Russie, blâme le Czar d'être venu de si loin chercher la lumière : il n'avoit, dit-il, qu'à la faire venir elle-même. Mahomet commanda, en présence de son armée, à des montagnes éloignées de s'approcher de lui ; comme elles demeuroient immobiles, il ajouta : puisque vous refusez d'avancer vers moi, c'est à moi d'avancer vers vous. Il marcha, et son armée suivit.

(51) *L'édifice des lois fut orné de sa main.* L'Impératrice Catherine II a commenté elle-même des passages de Montesquieu ; et dans le code russe qui est son ouvrage, elle cite souvent l'Esprit des lois.

(52) *Sa main a couronné l'ombre de Belizaire.* Cette même impératrice a traduit et défendu le chapitre éloquent où Bélizaire établit la doctrine de la tolérance. Un Théologien prétendoit que cette doctrine n'étoit pas divine ; un théologien plus doux lui répondit, qu'il suffisoit que ce fût une doctrine humaine.

(53) *Fait de Sparte un sérail et d'Athène un hameau.* La capitale de l'Attique n'est plus qu'un bourg nommé Settine. Cette ville, qui tient une si grande place dans l'histoire, n'a pas même gardé chez elle son nom ; et ce peuple, qui règne encore sur notre imagination et sur nos théâtres, demeure enchaîné au milieu de ses ruines. L'étranger qui les parcourut, est immobile devant elles ; à chaque pas il s'arrête pour contempler les vicissitude humaines. Le fameux portique est un café public, le temple de Minerve une mosquée, celui de Thésée l'église de Saint-George ; la tour où Démosthène alloit aux bords de la mer s'exercer à l'eloquence, cette tour du haut de laquelle la liberté semble encore parler aux Grecs, sert de clocher à un hospice de Capucins. Le berceau de Jupiter sur le mont Ida est un monastère de Caloyers. L'oracle de Delphes, une retraite de pirates ; enfin à Misitra, qui a remplacé Lacédémone, la colonne où étoient

gravés les noms des trois cents Spartiates morts en défendant Thermopyles, sert de pilier à une église grecque. Rien de plus frappant que ces contrastes; c'est une espèce de métempsycose instructive; c'est la comédie de la fortune et la tragédie du temps. On demandoit à un voyageur ce qu'il avoit vu en Grèce, il répondit : Le temps qui démolit en silence.

(54) *Au milieu des combats il instruisoit les arts.* L'éloge de Voltaire a été fait à la tête de cent mille hommes. En veillant sur les principales cours de l'Europe, il semble veiller aussi sur les principales académies. Il répond à ses ambassadeurs, et il écrit aux savans. Le recueil de ses lettres sera un des plus beaux monumens littéraires. Je n'en ai lu aucune qui n'offrît les traits d'un grand homme. C'est dans les lettres que l'esprit grave sa véritable physionomie, et que la royauté laisse passer le génie le premier.

(55) *De Cérès, dans nos champs, il a rompu les fers.* Il est inutile de prouver l'abus de la main-morte. Les gens qui aiment une domination tyrannique, répondroient comme ce noble polonois, qui, entendant parler du code du chancelier Zamoisky, en faveur des serfs, s'écria indigné : Comment, je n'aurai plus le droit de battre mon esclave! Quelques seigneurs assurent qu'ayant offert la liberté à des villages main-mortables, ceux-ci l'ont refusée. Comment expliquer ce fait? Par la réflexion de M. de Vauvenargues : l'esclavage avilit l'ame au point de s'en faire aimer.

La loi que Louis XVI a faite pour abolir la servitude, et celle qu'il a faite pour abolir la question, sont deux monumens éternels de la sagesse de son règne.

(56) *Le bonheur de la terre est nécessaire au sien.* La terre lui devra la liberté du commerce et de la navigation. On ne lui a jamais fait un plus riche présent. Le plus âgé des Monarques tient la balance du nord, c'est Frédéric; le plus jeune tient celle de l'océan, c'est Louis XVI.

Divisum Imperium cùm Jove Cæsar habet.

(57) *Au Danube étonné fait adopter ses plans.* Il y a eu bien des souverains dont il n'étoit dit que deux mots dans le livre des Destinées; ce livre semble renfermer un volume entier pour Joseph II.

(58) *Un fer dont l'innocent fut frappé tant de fois.* Le code criminel intéresse encore plus l'homme vertueux que l'homme coupable. Ce dernier n'est que trop exercé à braver les supplices qu'il regarde comme sa mort naturelle. Il est évident que la proportion des peines avec les délits est la base de la justice criminelle. Rien ne peut prévaloir contre ce principe fondamental. La nature, l'humanité, la pitié, l'équité sont d'accord avec lui. La loi qui les contrarieroit auroit beau être ancienne, l'équité, la pitié, l'humanité, la nature auront toujours quatre mille ans de plus qu'elle. On accuse quelques gouvernemens de ne pas savoir récompenser; on pourroit leur faire un reproche plus juste, c'est de ne pas savoir punir.

(59) *Souverain sans faste.* L'éclat ajoute à la grandeur, le luxe ajoute à l'éclat, la pompe ajoute au luxe, la magnificence ajoute à la pompe, le faste ajoute à la magnificence : heureux le prince qui ne veut rien ajouter à sa grandeur véritable : elle se suffit à elle-même. Le jour, pour éblouir, n'a besoin que d'un ciel pur.

(60) *Des abus renaissans il cherche l'origine.*
Ailleurs on les élague, et lui les déracine.

Feu monseigneur le Dauphin, que j'ai déjà cité et de qui on ne sauroit trop célébrer les vertus et les lumières, disoit : Ce qui rend la réforme d'un état si difficile, c'est qu'il faudroit deux bons règnes de suite, l'un pour extirper les abus, et l'autre pour les empêcher de se reproduire.

(61) *Du plan économiste il suit la profondeur.* M. Quesnay a été le créateur de ce plan. Il avoit eu néanmoins deux précurseurs. M. le Maréchal de Vauban et Bois-Guilbert avoient jeté dans les esprits les idées préliminaires ; elles furent mal accueillies. Par quelle fatalité les paradoxes sont-ils si bien reçus, et les vérités nouvelles si mal? C'est que les premières amusent la curiosité, et que les secondes alarment l'intérêt. Il n'y a point d'erreur qui ne soit adossée à quelque intérêt puissant. Le préjugé regarde, si j'ose me servir de cette comparaison, un paradoxe comme un fleuret qui l'exerce, et une vérité nouvelle comme une épée qui le blesse.

(62) Pierre-Léopold-Joseph, grand duc de Toscane, donne en ses états un exemple abrégé

de tout le bien qu'un prince éclairé peut faire aux hommes. Ses lois sont en même temps un modèle et un cours de législation. La simplicité de ses mœurs, les bienfaits qu'il verse autour de lui, l'ordre qu'il met dans ses finances, la liberté accordée au commerce et à la raison, les encouragemens donnés à la culture, tous les établissemens utiles qu'il multiplie et qu'il soutient, feront de son règne un morceau d'histoire qui reposera les esprits fatigués du fracas des grands empires. Un Français qui avoit l'honneur de s'entretenir avec lui, frappé des connoissances supérieures de ce prince, osa lui demander comment il avoit pu les acquérir : En lisant vos livres, répondit-il, et en parcourant les chaumières.

(63) *Du midi vers le nord la vérité s'avance.* Pourquoi les écrits que les étrangers admirent le plus, et dont ils savent profiter, demeurent-ils quelquefois sans succès et sans effet au milieu de la nation qui les a vu naître? C'est que les auteurs sont trop près des lecteurs, et que la lumière, pour frapper les yeux, a besoin de partir d'un peu plus loin. Le commerce du monde a fait sur les gens de lettres ce que le cardinal de Richelieu fit sur les seigneurs de châteaux : ceux-ci ont beaucoup perdu en sortaut de leurs terres, et ceux-là en sortant de leur retraite.

(64) *Chaque peuple demande un souverain qui pense.*

Je sais que toutes les voix ne se réunissent pas dans une pareille demande. Il est même des politiques aux yeux de qui la philosophie et le gou-

vernement semblent deux choses incompatibles. Ils ont pour eux un grand exemple. Agrippine, dit Suétone, détourna Néron de l'étude de la philosophie, et lui persuada que cette science étoit nuisible à un souverain. *A philosophiâ eum mater avertit, monens imperatori contrariam esse.* Néron suivit ce conseil, et devint bateleur, incendiaire, empoisonneur et parricide..

(65) *Le bien universel cessera d'être un rêve.* Un homme d'esprit définissoit l'équilibre des puissances, l'équilibre des fautes commises de part et d'autre. Comment n'en pas commettre au milieu de tant d'intérêts qui se cachent et qui se croisent? Ils vont s'éclaircir et se simplifier. Le traité qui réglera la paix actuelle va être pour les deux mondes ce que le traité de Westphalie a été pour l'Europe, un code politique. La liberté maritime, de proche en proche, appaisera les jalousies nationales, dissipera les préjugés de toutes espèce. Les obstacles qu'on oppose au cours de la lumière, ne feront que produire en elle une réfraction qui ne l'empêchera pas de se propager. Les forces perturbatrices, en astronomie, nuisent foiblement à la force solaire qui entraîne les planètes. On rajuste l'Europe, on refait l'Amérique, mais qui rajeunira la décrépite Asie, et qui ranimera le squelette desséché de l'Afrique? Je ne vois pour cette dernière rien à espérer, si ce n'est du refroidissement progressif de la terre. Si ce systême de M. de Buffon étoit vrai, il faudroit bien un jour, quand les zones tem-

pérées seront glacées, se réfugier dans la zone torride, et prendre la place des lions, des serpens et des nègres. Le danger n'est pas imminent.

(66) *Le temple de la Paix est le temple des Arts.* Il seroit ingrat de parler de cette guerre et de cette paix, sans rendre hommage aux ministres actifs qui ont présidé à l'une et à l'autre. Je bornerai leur éloge à un mot : c'est qu'ils ont montré cet esprit public supérieur à l'esprit ministériel.

L'esprit public est fécond en ressources, l'esprit ministériel en manœuvres. L'esprit public suit des plans, l'esprit ministériel des intrigues. L'esprit public frappe des coups de génie, l'esprit ministériel des coups d'autorité. L'esprit public forme des établissemens, l'esprit ministériel des entreprises. L'esprit public a la passion des grandes choses, l'esprit ministériel en a la terreur. L'esprit public, placé au centre des états, porte sa vue sur toute la circonférence, et embrasse chaque rayon du cercle qu'il parcourt : l'esprit ministériel déplace le centre, rétrécit la circonférence, et prend pour rayons, les lignes obliques où il se perd. Enfin l'esprit public s'élève avec sa nation ; l'esprit ministériel cherche à l'abaisser à son niveau : l'un se redresse devant les images de la gloire, l'autre se courbe devant les simulacres de la faveur.

Nous avons le bonheur de vivre sous un prince qui, possédant lui-même cet esprit public, l'aime dans ses ministres, et l'encourage dans ses sujets.

Fin de l'Aigle et du Hibou.